

l'Ecole Ménagère

L'Ecole Ménagère Provinciale est à la veille de rouvrir ses portes, et, à cette occasion, qu'il me soit permis d'attirer de nouveau l'attention des abonnés du "Journal de Françoise" sur l'apostolat que cette école est véritablement appelée à exercer parmi nous.

Tout le monde connaît aujourd'hui la mission d'une Ecole Ménagère. Elle peut, d'ailleurs, se résumer en ces quelques mots : l'art de tenir une maison.

Certes, on peut soutenir que nos grand'mères possédaient cet art mieux que personne, sans avoir, pour l'acquérir, fréquenté les écoles ménagères. Mais, si elles le possédaient au point de vue du confort et peut-être de l'économie, le côté hygiénique ne laissait-il point à désirer ?

Il est permis de le croire quand on songe aux estomacs débiles ou dyspeptiques des générations qui les ont suivies.

Depuis leur temps, la science domestique — car, c'est une science, — a fait des progrès avec les autres sciences. Si, jusqu'à nos jours, elle a été la plus négligée, elle n'en est pas moins restée la plus utile et la plus nécessaire : utile à la santé, nécessaire au bonheur du foyer.

Ne l'a-t-on pas assez chanté sur tous les tons qu'un bon dîner contribuait plus à l'harmonie conjugale que les plus belles pages de notre littérature ?

Dernièrement, "Tid-Bits", journal londonien, a proposé aux hommes un referendum conçu en ces termes :

"Quelle est la qualité que vous appréciez le plus chez une femme ?"

Sur 17,300 réponses, il y en a plus de 16,000 qui peuvent se résumer comme suit :

"Les qualités d'une bonne cuisinière." O poésie...

Les hommes étant, — paraît-il — des êtres habituels, on les gouverne par l'habitude, ce qui faisait dire à madame de Flahaut, dont le fils voulait contracter un mariage d'amour seulement :

—Souvenez-vous qu'il n'y a qu'une chose qui revienne chaque jour dans le mariage, c'est le dîner.

A celles, cependant, qui trouveraient — et je les comprends — que plaire aux hommes par une bonne cuisine uniquement, n'est pas un motif assez noble pour engager à l'étude approfondie de l'art culinaire, je citerai comme supérieur encouragement l'axiome de Mme de Girardin :

—Le pot au feu d'une femme d'esprit est toujours meilleur que celui d'une sottise.

L'Ecole Normale Ménagère de Montréal a réveillé en beaucoup d'endroits de notre province l'ambition aussi louable que légitime d'établir chez eux une école du même genre.

Presque partout, on demande d'ajouter à l'enseignement primaire des notions de science ménagère, et, à plusieurs reprises, j'ai constaté, durant l'année qui vient de s'écouler, que le gouvernement provincial avait été sollicité d'accorder des subventions à des fondations nouvelles d'écoles ménagères.

L'œuvre d'utilité de ces institutions commence donc à être comprise et à s'imposer, et le gouvernement semble tout disposé à encourager cet humanitaire mouvement. On m'a parlé de sommes, que je qualifierai de fabuleuses, qui ont déjà été accordées aux écoles ménagères du Lac Saint-Jean et de Saint-Pascal.

Mais avant de continuer ses largesses en faveur de nouvelles fondations, le gouvernement ferait bien de s'inquiéter de la compétence des directrices de ces écoles ménagères en perspective.

Ne peut s'instituer qui veut maîtresse ménagère, même avec la meilleure volonté et les plus grandes aptitudes.

Les directrices de l'Ecole Ménagère de Montréal ont suivi des cours complets d'enseignement ménager dans les institutions les plus autorisées de l'Europe, elles en ont remporté des

diplômes et des brevets qui consacrent leur talent et leur savoir. Elles peuvent donc aujourd'hui former des élèves-maîtresses d'une science sûre. De plus, l'Ecole Ménagère de Montréal a, seule, reçu du gouvernement, le droit et privilège de conférer des diplômes, ainsi d'ailleurs que l'indique le mot de "normale" attaché à son titre d'école ménagère.

Le gouvernement doit donc, avant d'octroyer de nouvelles subventions, s'assurer que les écoles ménagères que l'on veut créer, ici et là, ont des maîtresses qualifiées pour cette sorte d'enseignement.

On ne songerait pas à confier une école primaire à une femme qui n'aurait pas ses brevets d'institutrice, n'est-ce pas ? Eh bien, l'art culinaire a ses règles et ses exceptions comme la grammaire ; il importe que celles qui l'enseignent le possèdent à fond.

Ces villes, ou ces villages, qui désirent posséder une école ménagère ne pourraient-ils pas envoyer à l'Ecole Normale Ménagère de Montréal des jeunes filles de leur localité et les y laisser le temps voulu pour en faire des institutrices suffisamment instruites des devoirs de leur charge ? Ces localités seraient ainsi pourvues d'un enseignement ménager compétent et supérieur appelé à faire le plus grand bien à la population canadienne-française. Car les bienfaits d'une école ménagère entendue sont incalculables. On n'a pas idée de tout ce qu'ont fait déjà, en faveur de la population ouvrière, les cours du soir de l'Ecole Ménagère, à Montréal. J'ai vu cela de près, donc, je sais.

Ces cours, commencés avec une assistance de quelques personnes au commencement de l'année, comprenaient plus de 70 femmes à la fin du terme. Elles venaient de partout : d'Hochelaga, du Mile-End et des extrémités ouest de la ville.

Les témoignages de reconnaissance donnés par la plupart de ces femmes à leur maîtresse, Mlle Gerin-Lajoie, étaient véritablement touchants dans leur grande sincérité.

—Permettez-moi de vous embrasser, dit, une fois, l'une d'elles, je vous dois mon bonheur. Jusqu'à mon mariage, j'avais travaillé dans une fabrique, où, je n'avais rien appris de